

Séance d'installation d'Hervé Di Rosa à l'Académie des beaux-arts

mercredi 12 juin 2024

discours d'Hervé Di Rosa en hommage à Jean Cortot

Me voilà devant vous en grand habit, **SUR MESURE**, au son des tambours de la République :
Cet après-midi, du coup, je ne me sens plus modeste !

C'est grâce à toi, Astrid et ton joli discours. Je te remercie du fond du cœur pour avoir passé tes derniers week-ends à écrire sur ma vie et tout le reste. Je t'en remercie, d'autant plus que moi-même je me perds dans mes souvenirs et que je n'ai pas pu t'être d'un grand secours.

Merci Monsieur le secrétaire perpétuel, cher Président, très chère vice-présidente et tous les académiciens qui m'ont accueilli chaleureusement et qui acceptent avec courage un punk, **ENFIN, UN EX-PUNK**, en leur prestigieuse compagnie.

Je remercie mes parents Yvonne et Marius, toujours présents à mes côtés même s'ils sont aujourd'hui à Sète.

Victoire mon épouse qui depuis 25 ans s'occupe de tout pour moi, mes enfants, Vincent, Carmen, Théo, Tess et Antonia qui m'encouragent depuis toujours. Merci aussi à tous mes amis, que je vois devant moi, qui m'impressionnent aujourd'hui car je n'aimerais ni les décevoir, ni les ennuyer.

En arrivant à Paris, au siècle dernier, je ne connaissais qu'une coupole, c'était celle du Panthéon voisine de l'École nationale supérieure des arts décoratifs, que j'allais fréquenter plus ou moins assidûment. L'Académie était un mystère pour moi, je n'aurais même pas su la situer sur la carte. Comment imaginer qu'un jour elle deviendrait ma maison !

Depuis mon élection et ma nomination, je découvre l'Académie. Je découvre son importance, sa force, son ouverture d'esprit et son sérieux, ainsi que l'expertise de toutes les sections et la fraternité de la Compagnie.

Aujourd'hui encore, après plus d'un an de participation à nos séances plénières et à de nombreux événements au sein de cette noble assemblée, j'ai encore du mal à m'imaginer m'installer dans ce fauteuil, numéro quatre, de la première section, celle de peinture, de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France. Nicolas Taunay fut le premier à occuper ce siège n°4 en 1795. Il est, lui aussi, un artiste voyageur qui de l'Europe au Brésil peignit

les paysages du monde. 10 peintres extraordinaires se sont succédé sur le fauteuil n°4, et je ne serai moi-même qu'un occupant temporaire, le douzième, ayant **DE PEU** évité - superstitieux comme je suis d'en être le 13e.

Mais le plus important aujourd'hui c'est d'essayer de faire revivre par mes mots Jean Cortot mon prédécesseur, lui aussi grand voyageur dès son plus jeune âge. Il nous a quitté il y a six ans mais reste immortel dans ces murs et dans nos cœurs. Je n'ai jamais eu la chance de le rencontrer comme j'ai pu connaître Guy de Rougemont ou Vladimir Velickovic. Pourtant son amour pour la poésie de Paul Valéry l'a fait venir à Sète en 2001 pour une superbe exposition au Musée éponyme. Mais j'étais déjà au Mexique et loin de Sète ces années-là. C'est un des rares regrets que je pourrais avoir, surtout de ne pas avoir pu lui faire visiter le Musée international des arts modestes qui venait d'ouvrir. Et je me sens encore plus intimidé de parler d'un artiste que nombre d'entre vous, chers confrères, ont bien connu et côtoyé. Mais grâce à cette cérémonie, j'ai dû me plonger dans de nombreux livres, des écrits sur son travail, les reproductions de ses œuvres, les nombreux témoignages. J'ai lu et tant appris des textes de Guy de Rougemont, Severo Sarduy, Hortense Longuequeu, Lydia Harambourg et de bien d'autres. Comme Jean Cortot l'aurait fait, j'ai aimé et choisi ces textes, je les ai découpés, coloriés, collés, déplacés, accumulés, raturés, gribouillés, écrits, et réécrits, véritable palimpseste par lequel j'ai essayé de le rencontrer, et de m'approcher de son œuvre. J'espère aujourd'hui parvenir à vous faire percevoir la sensibilité de l'homme et la grandeur de son art.

Il est né à Alexandrie et je me l'imagine aussitôt enfant gambadant au bord du Nil, comme dans un conte, entouré de hiéroglyphes, de civilisations anciennes et de Dieux aussi nombreux que MYSTÉRIEUX. Toute sa vie, il s'intéressa au passé, aux langues anciennes bien-sûr, mais il fut aussi un paléontologue amateur éclairé et consacra beaucoup de son temps à retourner la terre d'Ile-de-France et du Lot à la recherche des restes de notre passé préhistorique : fossiles, dents de requins, ammonites... Il en amassa au cours de sa vie une collection impressionnante.

Encore jeune, il rejoint la France pour ses études où il fréquente plusieurs pensionnats qui apparemment vont lui laisser de bons souvenirs.

Son père, Alfred Cortot, grand pianiste, est le professeur, entre autres, de Serge Petitgirard, le père de notre Secrétaire Perpétuel.

Le Monde est petit !-GIRARD.

Chez ses parents à Neuilly, on dirait que toutes les muses des Arts se sont penchées sur son berceau. À la table familiale, se succèdent les plus grands poètes, écrivains et hommes

de sciences de son temps : notre académicien sétois bien-sûr, l'ami Paul Valéry, mais aussi Jean Giraudoux ou Colette, dont il se souviendra longtemps de l'accent terrien.

Dans cet appartement aux murs enchantés des plus grands peintres de l'art moderne, Derain, Bonnard, Soutine ou Valadon, trône dans le salon le portrait de son père au piano peint par Henri Matisse. Aurais-je eu le courage de peindre si Henri Matisse avait peint le portrait de mon père travaillant dans la gare de triage de Sète ?

Même si la très grande musique a bercé son enfance, et même si Musique et Poésie furent associés à cette époque par de nombreux artistes, Jean Cortot ne s'en approchera pas et laissera la musique comme le domaine réservé de son père.

Nourri de tous les arts dans le triste Paris de l'occupation, il se définit malgré tout comme analphabète. Certainement pour nous dire son désir d'apprendre toujours plus.

Il choisit la peinture. Il commence ses études d'art à l'académie de la Grande Chaumière de Paris, avec Otton Friez comme professeur. Il fonde en 1943, le Groupe de l'Échelle avec ses camarades d'atelier Jacques Busses, Jean- Marie Calmette, Michel Patrix et d'autres.

L'Échelle ? c'était cette fameuse échelle qui leur permettait d'accéder à l'atelier en soupente dans lequel ils travaillaient et se réunissaient.

Juste après la guerre, il a la chance d'emménager dans un atelier à Montparnasse qu'il ne quittera plus et où vont s'empiler toiles, papiers et livres durant des décennies. Il entreprend de grandes séries figuratives autour de thèmes divers : les chantiers de la Ciotat, les paysages d'Ardèche, ou les natures mortes du quotidien. Déjà, il illustre deux livres et conçoit des décors de ballet. Il participe aux grands salons parisiens très importants à l'époque, le Salon de mai, le Salon des Indépendants, le Salon d'Automne, le Salon des jeunes peintres, le Salon des Comparaisons et le Salon des Réalités Nouvelles. Il fait entièrement partie de la seconde École de Paris.

Comme beaucoup de peintres de sa génération, Jean Cortot est influencé par les recherches picturales d'avant-guerre, de l'automatisme des surréalistes aux collages cubistes qui déjà introduisent des mots découpés sur leur toile et bien sûr, les poèmes tableau de Paul Klee.

Jean Cortot peint. Les chaises et les tables de ses natures mortes deviennent de plus en plus graphiques, ses villes deviennent schématiques, réduites à l'essentiel, des lignes horizontales, verticales, des rectangles de couleur occupent la surface du tableau comme des signes à la recherche de sens. Déjà, il se caractérise par la très grande force de ses compositions. Ses bouteilles peintes semblent devenir des S, ses chaises et ses tables des E, et une ville devient une page d'écriture. Cette période de la peinture française est

primordiale. Après la Seconde Guerre mondiale qui a ravagé l'Europe et les horreurs de la Shoah, que peindre ? Cette seconde École de Paris n'a pas peur de la figuration, une figuration sans concession décrivant la misère des lieux et des hommes, dont Bernard Buffet - autre grand artiste qui entrera dans notre compagnie- sera l'éminent représentant. Pour Jean Cortot, il n'y a pas de confrontation entre la peinture abstraite et la peinture figurative, il ne se reconnaît pas dans ces controverses esthético-politiques. Pour lui, la peinture est le sismographe des sentiments et le lieu de toutes les expériences.

La reconnaissance arrive rapidement : à 23 ans il est lauréat du Prix Drouand David de la jeune peinture. Très vite, il travaille avec de grandes galeries et expose au Musée national d'art moderne, il participe à de nombreuses expositions à l'étranger sous l'égide de l'Association Française d'Action Artistique avec ses camarades de la seconde École de Paris. Ni abstraction, ni figuration, Jean Cortot choisit l'écriture. Depuis son enfance, la poésie, les textes, les lettres et les mots envahissent son quotidien. Il va dès lors raconter le monde et les hommes sans avoir à les figurer. Il continue de travailler en séries, d'abord les correspondances qui évoquent un amoncellement de rectangles suggérant enveloppes et missives puis la série les Combats où des guerriers se battent comme autant de signes réduits à l'essentiel, pris dans un tourbillon de violence et de couleurs chatoyantes. En ce début des années 60, il décide de ne plus déguiser ses lettres en figures. Il a définitivement trouvé son terrain d'action auquel il va consacrer sa vie. Il va rendre à l'histoire de l'art tout ce que son enfance et ses origines privilégiées lui ont offert. Il va être un artisan appliqué et increvable de la rencontre entre la poésie et la peinture. Il devient un singulier très cultivé.

Les années 60 vont d'ailleurs être fatales à la peinture française. En effet, la peinture « made in USA » se répand en Europe. D'abord l'abstraction expressionniste qui s'impose à la Biennale de Venise aidée par la CIA, puis le Pop art qui nous vend une image idyllique de la société de consommation et de Hollywood. Mais ce sont les coups de boutoir de l'art conceptuel et de l'art minimal qui sont les plus terribles. En France, la peinture est remplacée par le collage, le bricolage, la photographie, l'accumulation d'objets et l'ennui. Nos institutions changent aussi, et c'est dans cette unique direction qu'elles regardent dès lors. On sait aujourd'hui que cette tendance n'a fait que s'accroître, que les États-Unis sont restés le centre du Monde (de l'art tout du moins), que le marché, la spéculation, les fondations privées et l'industrie du luxe se substituent aux institutions publiques pour le meilleur et pour le pire.

Finalement, c'est peut-être une chance pour Jean Cortot.

Il n'est plus à la mode, il a déjà eu le succès très jeune, il a digéré toutes les influences et

les expériences possibles. Le voilà libéré de son passé artistique. Il est libre de s'immerger pour toujours dans l'écriture, la poésie, les mots, les graphies. Il se sert des poésies et des textes de ses auteurs favoris, souvent des amis proches, avec lesquels ils partagent cette folle passion de l'écriture, il écrit lui-même de la poésie et des commentaires, il invente des alphabets, parfois influencés par ses voyages en Asie, parfois ancêtres du tag, il convoque des langues anciennes, latin et grec en particulier. Mais finalement, Jean Cortot revient à la monotonie et à l'aridité de notre alphabet occidental qui n'a que 26 signes alors que certaines cultures en possèdent des centaines. Il va le magnifier et contredire l'idée que l'écriture est un simple support d'information ou un pur instrument de communication.

Il épouse à cette époque Jeanne Bernadet dit Bebe, talentueuse décoratrice, arrivée d'Argentine, avec qui il passera sa vie et avec qui il restaurera le château de Chabannes dans le Lot. C'est elle aussi qui à ses côtés note rigoureusement, année après année, la liste des œuvres et des collaborations artistiques. Il peut mettre enfin à l'œuvre d'ambitieux projets bibliophiles. Le magnifique Livre *La Charge du roi* de Jean Giono aux éditions Maeght amorce une production pléthorique. Ses rencontres avec Jean Tardieu, Raymond Queneau, Milan Kundera seront aussi très importantes et donneront lieu à de nombreuses œuvres communes.

Œuvres communes, car Jean Cortot n'illustre jamais un texte. Sa peinture et son dessin se confondent, en arabesques et gestes puissants, avec les lettres des textes adorés. La liste de ses complices écrivains est impressionnante: Jean Giono, Jean Tardieu, Pierre-André Benoit, Eugène Ionesco, Lucien Sheller, Guy Marester, Eugène Guillevic, Michel Déon, Julius Baltazar, Michel Butor, Bertrand Dorny, Fernando Arrabal, André Frenaud, Louise Labbé, Frédéric Jacques Temple, Patrice Pouperon, Anne Walker, Jean Yves Mock, Guillaume Appolinaire, Vincent Muselli, Pierre Dumayet, Jorge Semprun, Jean Clerté,, Maud Greder, Michel Sicard, Michel Bohbot, et la liste est encore longue.

Il travaille aussi avec d'autres peintres pour produire des livres exceptionnels à quatre mains. Il bouleverse alors les codes traditionnels de la bibliophilie.

Dans le même temps, sa peinture se construit autour de nouvelles séries : les écritures, les lumières et fusions, les onomagrammes, épisode ludique où les mots des poètes tant lus chutent en lettres capitales sur des fonds de couleurs détrempés, les tableaux épars, et les tableaux poèmes. Les signes abstraits qui recouvraient ses peintures depuis les années 60 évoquaient des murs couverts de graffiti, des parchemins anciens, des signes calligraphiques aux apparences orientales ou des messages de bouteilles à la mer, à jamais

indéchiffrables. Il revient à une écriture plus lisible. La surface du tableau se scinde en rectangles de couleur occupés par des textes de différentes tailles et de différentes graphies. S'y succèdent des parties abstraites, comme des restes de tapisserie dans les immeubles en destruction, et des portraits très rapides des écrivains tant adorés.

La narration hasardeuse, avec la succession de ces cases, apporte une nouvelle lecture à ces textes souvent connus. Il réunit sur la surface de la toile toute sa vie de peintre poète. Il arrive alors à synthétiser sa passion grâce à tout le travail déjà réalisé.

En parallèle, sa curiosité naturelle va le pousser, dans les années 80, à confronter son travail à d'autres supports : la tapisserie, la vaisselle en faïence, les vitraux pour la chapelle de Castels à Valence-d'Agen, la peinture murale, les affiches, les étiquettes, les télécartes et même un générique pour une émission de télévision et un film d'animation. Il conçoit aussi ses fameux tableaux téléphone. Il est perméable à toutes les créations de son temps et pourtant il reste hors du temps. NI LETTRISTE, NI LYRIQUE, il n'est surtout jamais décoratif comme il n'a jamais été illustrateur. Ses grandes compositions : anthologie, hommage, apologie, éloges, évoquent les grands auteurs qui l'ont marqué, Francois-René de Chateaubriand, Fernando Pessoa, Charles Baudelaire, Raymond Queneau, Arthur Rimbaud, Saint- John Perse, Pierre Reverdy, T. S. Elliot, Ronsard ou Dante Alighieri. Il fait coexister ceux qui n'auraient jamais pu se rencontrer, toutes générations confondues, faisant tomber les frontières terrestres mais aussi celles entre la poésie, la philosophie, la littérature et la peinture. Il constitue ainsi une véritable anthologie de la littérature occidentale.

Ce sont justement ces grandes peintures, qui sont comme les pages d'un livre géant, comme des bandes écrites et dessinées, que je découvre dans les rares magazines d'art, dans l'armoire qui servait de bibliothèque de la petite école préparatoire des Beaux-Arts de Sète à la fin des années 70.

C'est à ce moment-là que mes peintures se découpent en cases parfois et comportent aussi titres, textes, mots et citations. J'avais moi aussi rencontré Jean Cortot et il allait m'aider sans me connaître.

Jean Cortot est un passeur mais surtout un grand lecteur. Les lettres qui se transforment en mots puis en texte sont sa matière picturale. Il est très attentif aux outils qu'il utilise pour peindre les mots : on les voit sur les photos, bien rangés sur sa grande table d'atelier.

Un terrible incendie, le cauchemar des artistes et des collectionneurs avec les inondations, survint en 1999 dans sa réserve d'Arcueil, détruisant plus de 180 tableaux de la série des

hommages. Mais loin d'être abattu par cet abominable événement, l'extraordinaire Jean Cortot se remet à l'ouvrage de plus belle. Ces hommages et anthologies perdus dans le feu, il va les repeindre, les améliorer, leur donner une force nouvelle.

Le travail d'une vie qui unit à jamais peinture et littérature est enfin consacré quand il entre à l'académie des Beaux-Arts. Il est élu le 28 novembre 2001 à ce même siège numéro quatre de la section peinture. Bien qu'il soit toujours dans l'action, **jamais assis**, comme le décrivait son ami académicien Guy de Rougemont, il prit **POURTANT** le siège d'Olivier Debré décédé brutalement.

Et c'est avec une rare élégance et un sens de l'amitié très fort qu'il parla de son prédécesseur lors de la séance d'installation. Lui aurait encore de nombreuses années devant lui à nous enchanter avec ses peintures poèmes.

Je pourrais encore longuement énumérer toutes les expositions dans les galeries et les Musées, les livres, les collaborations et les différentes séries qui composent son œuvre, mais ses biographes l'ont déjà fait mieux que moi. Je préfère insister sur ses qualités humaines, son humanisme. Mon ami et confrère Gérard Garouste, ami d'enfance de Jean-Michel Ribes, beau-fils de Jean Cortot, me racontait le privilège de fréquenter leur appartement familial, toujours ouvert aux amis poètes et artistes. Les temps changent mais pas la passion. Il a aussi l'insigne honneur d'entrer dans l'atelier de leur maison du Lot. Si j'ai bien compris le Maître ne partagea pas seulement son atelier mais aussi ses outils avec ces deux adolescents certainement révoltés et apprentis artistes.

Jean Cortot lui remit littéralement les pinceaux entre les mains et lui donna envie de peindre. Ça aussi c'est une œuvre d'art.

Il y a deux types d'artistes, ceux qui ouvrent de grandes portes vers des univers nouveaux à explorer et ceux qui, parfois par leur talent, transforment en terre brûlée toutes les possibilités de découvertes futures.

J'aurais tant aimé rencontrer cet homme, partager notre passion des livres, partager les marges dans lesquelles il écrivait et notre amour de la poésie. Il m'aurait d'ailleurs beaucoup appris car je ne suis qu'un modeste néophyte dans ce domaine. Il m'aurait raconté ses rencontres avec les plus grands philosophes et écrivains de XX^e siècle. J'aurais pu lui raconter à mon tour ma passion pour les arts modestes.

Ses amis, sa famille, ses galeristes, ses éditeurs, ses confrères artistes le décrivent unanimement comme un homme généreux et passionné, un honnête homme comme le XVIII^e siècle l'entendait. Un dandy spirituel hors des temps et des modes. Il collectionnait

à ce qu'on m'a dit les costumes de couleurs, avec chemises et gilets assortis et roulait dans des automobiles rutilantes.

Peindre ce qui est dans les livres était son humble mission, il s'en acquitta grâce à la magie et à l'imagination de son langage pictural. Je finirai sur ces quelques mots de Jean Michel Ribes qui décrivent parfaitement l'artiste :

« Jean Cortot ne peint pas le Monde. Il a raison, il n'existe pas comme l'homme, la nature ou le pont Mirabeau. Le monde a commencé d'être dans le regard des poètes. Que serait la mer sans Rimbaud, la souffrance sans Éluard, la Pologne sans Jarry ? Rien. Où se trouve Vérone avant Shakespeare ? L'amour avant Ronsard ? la misère avant Villon ? Nulle part.

L'univers est apparu peu à peu avec Ovide, Racine et Saint-John Perse. La réalité naquit un jour de l'imagination. C'est ce monde véritable que Jean Cortot peint. C'est le seul qu'il aime parce qu'il donne vie à l'esprit. Il le fait sien et le compose à nouveau. Créateur, le poète est créé à son tour par le peintre. C'est ainsi que le monde naît du monde. Émouvante, l'œuvre de Jean Cortot nous le dit. »

Merci.

Hervé Di Rosa